

Rencontres avec Lénine

Mihail G. Bujor

Source : [Întîlniri cu Lenin](#). Traduction et notes MIA.

Cela se passait à peine un mois et quelques jours après la grande révolution d'octobre 1917. Les combats se poursuivaient. La route du sud au nord était difficile et tortueuse, elle passait par Moghilev, avec de multiples arrêts et de longs retards. Les trains, même ceux qui étaient réservés, offraient des couloirs et des compartiments bondés de monde, surtout de soldats armés, venant du front ou y retournant. Les gares étaient prises d'assaut.

À cette époque, j'étais à Odessa, où je dirigeais notre centre révolutionnaire roumain et son journal « *Lupta* ». Immédiatement après le 25 octobre (7 novembre), j'avais conçu l'idée d'aller à Petrograd. J'avais fait tous les préparatifs – réunir l'argent nécessaire au voyage, les documents de voyage, les recommandations du Soviet local – et je n'attendais plus que le rétablissement d'un trafic ferroviaire régulier entre le sud et le nord pour entreprendre ce périple tant désiré. Ce n'était pas seulement un désir, mais une nécessité. Il était absolument nécessaire et urgent d'entrer en contact avec le gouvernement des commissaires du peuple, présidé par Lénine, pour discuter de notre activité révolutionnaire dans le sud.

Dans les premiers jours de décembre 1917, nous avons quitté Odessa et le soir du troisième jour, nous sommes arrivés à Petrograd.

La grande capitale était en ébullition. La paix et l'ordre n'avaient pas encore été rétablis partout. Parfois, des tentatives de troubles éclataient dans la nuit. Des magasins d'alcool fermés étaient pillés. Sous couvert de ces attaques de diversion, les éléments contre-révolutionnaires espéraient prendre d'assaut les institutions gouvernementales et s'emparer du pouvoir. Mais la vigilance des organes révolutionnaires était particulièrement élevée. Des détachements de soldats bolcheviques chargés sur des camions et précédés de voitures blindées mettaient rapidement et énergiquement un terme à ces actions perturbatrices et rétablissaient l'ordre.

Immédiatement après notre arrivée, nous avons rendu visite au Commissariat du peuple aux Affaires étrangères. À l'entrée, il y avait toujours un ancien portier tsariste à la longue barbe qui montait la garde, portant une casquette et un uniforme tsariste élimé, mais dans les salles, il y avait des tables avec des manifestes, des brochures, des journaux, des revues, des livres de la plus authentique origine bolchevique.

Je remis au commissaire du peuple¹, comme on appelait alors les ministres, deux exemplaires d'un long mémorandum : un pour lui et un pour Lénine, qui était très occupé.

J'ai passé les jours suivants dans les archives du ministère des Affaires étrangères, où j'ai examiné les documents et la correspondance diplomatique concernant les traités et la participation de la Roumanie à la guerre en 1916² (qui a donné lieu à la brochure *Comment le pays a été ruiné*, publiée un peu plus tard).

1 Il s'agissait à l'époque de Léon Trotsky.

2 Neutre au début de la Première guerre mondiale, la Roumanie entra en guerre dans le camp de l'Entente à partir d'août 1916.

Puis, un matin, le téléphone de la chambre que j'occupais dans le grand hôtel « Astoria » se met à sonner. L'opérateur m'informe que Lénine m'a appelé et que sa voiture m'attend en bas.

Après un trajet de cinq minutes environ, la voiture de Lénine franchit la porte du vaste Institut Smolny, le bâtiment massif de l'ancien lycée, devenu le quartier général de l'état-major révolutionnaire : son cœur, son bras et son cerveau.

Deux canons sont mis en batterie à l'entrée du grand bâtiment. Le chauffeur remplit les formalités d'entrée et nous traversons la fourmilière humaine. Nous gravissons deux étages par les escaliers et arrivons dans une pièce, au bout d'un labyrinthe de couloirs, où d'autres sentinelles nous laissent entrer. Nous sommes dans la grande chancellerie, très éclairée, avec des bureaux et des dactylos sur les côtés.

Je ne connais pas Lénine, je n'ai jamais vu son visage. Il a beau être devenu populaire en Russie et dans le monde entier, surtout depuis son retour à Petrograd en avril, il a beau avoir son nom de chef de gouvernement et de chef de la révolution sur toutes les lèvres, dans tous les journaux, partout, on ne voit pourtant nulle part son visage volontaire et déterminé, ni dans les journaux, ni dans les magasins, ni dans les vitrines, ni sur les murs.

Par la porte par laquelle le chauffeur disparaît, apparaît un homme de taille moyenne, habillé de vêtements sombres ordinaires, au front large et bombé, portant une courte barbe et tenant à la main la moitié d'une feuille de papier. Je crois avoir à faire avec le secrétaire qui sort afin de me conduire auprès de Lénine. Nos regards se croisent amicalement, nos mains se serrent chaleureusement et, sans un mot l'un pour l'autre, nous entrons – le « secrétaire » devant et moi après lui – dans le bureau de Lénine. Mais il n'y a personne d'autre. Cela signifie-t-il donc que le supposé secrétaire est Lénine lui-même ? C'est l'évidence ! Car dès que nous entrons, et sans aucune formalité inutile, l'homme au papier à la main se révèle bien être Lénine. Il s'arrête près d'une table ronde et entre directement en matière en me lisant, debout, quelques passages du papier. Charmé par cette façon simple et directe de faire connaissance et d'amorcer une discussion, je lui fait part immédiatement, en français, de mon opinion sur une certaine partie de ce qu'il a lu. Lénine prend note de mes remarques et efface deux ou trois lignes de la résolution qu'il m'a lue. S'en suit un bref échange de vues sur la situation en Roumanie et dans les Balkans.

À ce moment-là, un camarade entre annonce aussitôt à Lénine qu'une bande a attaqué l'ambassade d'Italie la nuit précédente (c'était la tactique des contre-révolutionnaires de provoquer non seulement des désordres mais aussi des difficultés diplomatiques et des conflits avec les puissances étrangères.) Lénine, très agacé, s'assied pour la première fois, demande des détails et donne ses instructions.

Immédiatement après, notre première rencontre prend fin. Je suis sûr que dorénavant je ne prendrais plus Lénine pour son « secrétaire » et que je me souviendrais toujours de son visage pensif et plein d'énergie contenue.

En repartant, je jette un dernier coup d'œil sur cette pièce ordinaire, divisée en deux par un paravent – le « bureau » et la « chambre » – dans laquelle Lénine a travaillé et vécu à Smolny pendant les premières semaines de la révolution.

C'était là le poste d'observation et de commandement de ce chef suprême des armées prolétariennes qui s'est tenu avec constance et habileté à la tête du plus grand bouleversement révolutionnaire de l'histoire et qui a inauguré une nouvelle ère pour son pays et pour l'humanité.

La deuxième fois, j'ai vu Lénine à la séance historique de l'Assemblée constituante³. Cette assemblée avait été élue quelques mois auparavant. Dans cette période houleuse de la révolution, les esprits et les tendances évoluaient à une vitesse sans précédent, vertigineuse, pour ainsi dire. Le passage de la majorité du Soviet de Petrograd, en l'espace de deux ou trois mois seulement, de la droite à la gauche, des mencheviks aux bolcheviks, illustre cette évolution particulièrement rapide. C'est pourquoi, comme le soulignait Lénine, la majorité de l'assemblée constituante, élue il y a deux mois, deux mois et demi, ne correspondait plus à la majorité réelle du pays, qui était – après octobre – passée aux bolcheviks. Une collaboration entre la majorité de l'assemblée – composée de mencheviks, de socialistes-révolutionnaires, de socialistes-populistes, de cadets et, accessoirement, d'octobristes – et les bolcheviks au pouvoir était absolument hors de question. On ne pouvait assister qu'à un duel oratoire passionné entre leurs représentants.

Lénine, suivi par les autres membres du gouvernement, occupait le banc des ministres, mais ne participait pas directement aux débats. Cependant, son rôle principal était évident. Tous les regards de la salle, du public qui avait rempli ses sièges à ras bord et qui suivait le grand combat avec une attention soutenue, étaient fixés sur lui. Et mes yeux aussi étaient fixés sur lui.

À la réunion du troisième Congrès pan-russe des Soviets⁴, qui remplaçait l'Assemblée constituante, brillant parmi les brillants orateurs qui soulevaient des tempêtes d'applaudissements et d'acclamations Lénine, s'échauffait et s'enthousiasmait en annonçant la consolidation du pouvoir des Soviets et en déclarant que le nouvel État prolétarien avait prouvé sa viabilité en battant de 15 jours la durée d'existence du précédent État prolétarien connu dans l'histoire, à savoir la Commune de Paris. Dans son imagination visionnaire, ces 15 jours étaient un tournant et devenaient 15 semaines, 15 mois, 15 années, 15 décennies, 15 siècles, l'infini.

Pendant que Lénine parlait et que moi, près de la tribune, j'observais le discours de l'orateur et l'orateur lui-même, un habile dessinateur esquissait Lénine à la tribune dans ses diverses attitudes, positions et gestes sur les feuilles de son bloc-notes.

Au cours de ce Congrès des Soviets, je rencontrai Lénine à plusieurs reprises à la fin des séances, dans le hall menant à la sortie. De loin, son visage s'illuminait de son sourire, il me serrait la main, me disait quelques mots, puis se dirigeait vers la sortie.

Un mois environ après ce congrès, j'ai revu Lénine. C'était au milieu du mois de février 1918. Je suis allé à Smolny dans la soirée pour une réunion élargie du Conseil des commissaires du peuple. Cette réunion dura longtemps. Vers deux heures du matin, Lénine sortit de la réunion et nous informa qu'il avait été décidé de créer un haut collège pour diriger la lutte contre la contre-révolution dans le Sud et que j'avais été élu comme l'un des ses membres. Il s'enquit à nouveau de la situation en Roumanie et des perspectives de la lutte future dans le Sud. Puis il me remit le décret stipulant ma nomination à cet organe important, nous nous serrâmes la main et nous sommes séparâmes.

Ce fut la dernière fois que je lui parlai, la dernière fois que je lui serrais la main. Je suis parti avec son visage, son regard sage, le timbre de sa voix, cet air de bonté et d'amour, cette poignée de main chaleureuse à jamais gravés dans ma mémoire.

3 Après la Révolution de Février 1917, le Gouvernement provisoire décida de fixer les élections pour une Assemblée constituante au 25 novembre. Les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviks, minoritaires dans les soviets, obtinrent la majorité des sièges. L'Assemblée s'ouvrit le 5 janvier 1918 et la majorité refusa d'adopter la [*« Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité »*](#), proposée par le gouvernement soviétique, ainsi que la ratification des décrets [*sur la terre*](#) et [*la paix*](#), adoptés par le pouvoir des soviets. Par décret du Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et paysans du 6 janvier 1918, l'Assemblée Constituante fut dissoute.

4 Le IIIe Congrès pan-russe des Soviets des députés ouvriers, paysans et soldats se tint du 10 (23) au 18 (31) janvier 1918 à Petrograd. Y étaient représentés 317 soviets locaux et 110 comités d'armées, avec un total de 707 délégués, dont 441 bolcheviks.

Je portai le décret de Lénine sur moi comme un trésor, comme un talisman. Je récitais souvent les lignes du décret, je revoyais le discours de Lénine, et toute la personnalité du grand homme se réveillait en moi.

Mais dans mon refuge, dans la petite station balnéaire de Balaclava, sur la côte de la mer Noire, près de Sébastopol, j'ai dû le cacher à l'ennemi. Mon arrestation ultérieure fit qu'il y resta.

S'il existe encore dans cette localité une maison qui appartenait à l'époque à un cheminot, et s'il y existe encore un miroir, alors ce document que l'homme le plus précieux de notre époque m'a remis se trouve encore au fond de celui-ci, inconnu de tous et peut-être jauni par le temps.